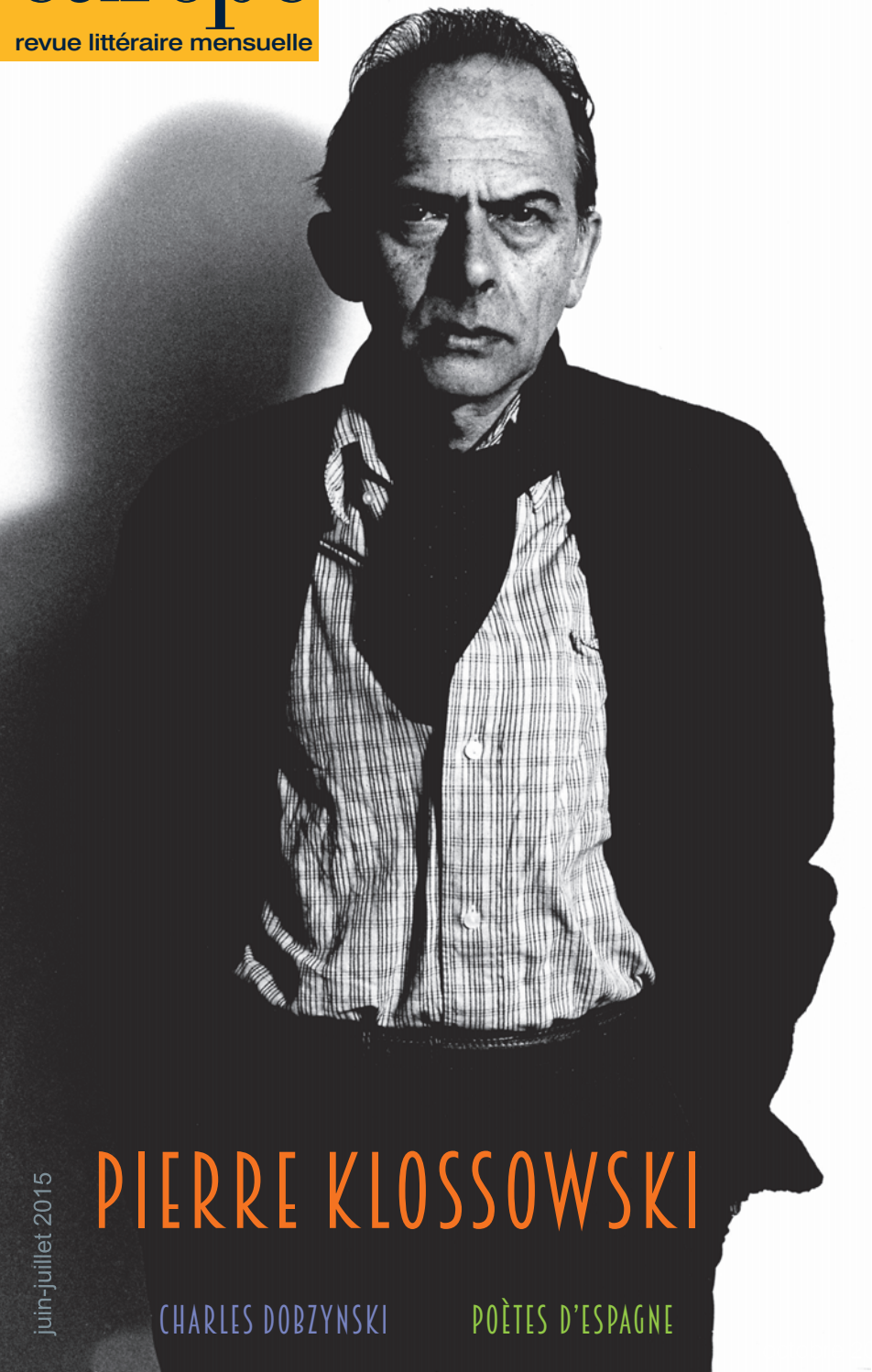
europe
revue littéraire mensuelle



PIERRE KLOSSOWSKI

CHARLES DOBZYNSKI

POÈTES D'ESPAGNE

juin-juillet 2015

Écrivain, peintre et traducteur, Pierre Klossowski est né à Paris en 1905 dans une famille d'artistes. Frère aîné de Balthus, il a fréquenté dès ses jeunes années Rainer Maria Rilke et André Gide, puis Georges Bataille auprès duquel il participa au Collège de sociologie et à la revue Acéphale. *Dans les années trente, sa rencontre avec les écrits de Sade marqua une étape déterminante dans son cheminement placé à la fois sous le signe de la discrétion et de l'excès. Pierre Klossowski apparaît comme l'une des figures capitales de la culture française du XX^e siècle. Celui qui affirmait n'être « ni un écrivain, ni un penseur, ni un philosophe — ni quoi que ce soit dans aucun mode d'expression », aura tout de même laissé derrière lui une œuvre considérable : des textes littéraires comme* Les Lois de l'hospitalité, Le Bain de Diane *et* Le Baphomet, *des études sur Sade et sur Nietzsche, mais aussi quelques scénarios, de nombreuses traductions du latin et de l'allemand (Virgile, Nietzsche, Kafka, Wittgenstein…), ainsi qu'une abondante production de dessins de grand format. Autour du concept de « simulacre », son œuvre traite autant de la mythologie que de la théologie antique, de l'érotisme ou de l'économie générale. De Gilles Deleuze à Michel Foucault, de Giorgio Agamben à Jean-François Lyotard, plusieurs penseurs contemporains se sont intéressés de près à ses travaux. Les études réunies dans ce numéro d'*Europe, *ainsi que les nombreux inédits qui ont été recueillis, témoignent de l'extraordinaire diversité de l'œuvre de cette figure atypique dont Georges Perros disait : « Cet homme semble venir de très loin. Pas seulement d'Europe centrale, pas seulement de la Rome impériale, pas seulement de Tübingen. Sous ce drôle de crâne, au front plus haut que nature, se battent, s'étreignent, se haïssent, font l'amour et la mort, comme nuages dans un ciel en difficulté, une multitude de cibles des héros de la mythologie aussi bien que ceux de Kafka, de Nietzsche, d'Hofmannsthal, de Rilke, tous véritables habitants de l'aujourd'hui des siècles et des siècles. Nous ne sommes pour cet homme hanté, cet homme d'extase, que contemporains de hasard. »*

Thierry Tremblay, Giorgio Agamben, Serge Fauchereau, Patrick Amstutz, Claude Louis-Combet, Laure Fardoulis, Gilles Deleuze, Bernard Noël, Patrick Wald Lasowski, Michel Delon, Michel Carrouges, Guillaume Perrier, Roger Caillois, Albert-Marie Schmidt, Jean-François Mattéi, Slaven Waelti, Pierre Klossowski.

CHARLES DOBZYNSKI

Jean-Baptiste Para, Paul Louis Rossi, Bernard Noël, Bernard Chambaz, Lionel Ray, Jean-Pierre Luminet, Régine Robin, Michel Ménaché.

POÈTES D'ESPAGNE

Miguel Casado, Antonio Gamoneda, José-Miguel Ullán, Ildefonso Rodríguez, Eli Tolaretxipi, Carlos Piera, Mariano Peyrou, Julia Castillo, Esther Ramón, Olvido García Valdés, Pedro Provencio.

CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

M 01694 - 1034 - F: 20,00 € - RD

îledeFrance

CNL Centre national du livre

Étranger : 20 € Le numéro France : 20 €

2015-VI 727 141. 0

93e année — N° 1034-1035 / Juin-Juillet 2015

SOMMAIRE

PIERRE KLOSSOWSKI

Thierry TREMBLAY	**3**	La réserve, le singulier, l'excès.
Giorgio AGAMBEN	**9**	Un auteur messianique.
Serge FAUCHEREAU	**12**	Entre le désir et le refus.
Patrick AMSTUTZ	**18**	Variations du signe.
Claude LOUIS-COMBET	**25**	Le reflux d'une dilection.
Laure FARDOULIS	**27**	Où couve un feu.
Pierre KLOSSOWSKI	**39**	Les deux oncles.
Pierre KLOSSOWSKI	**42**	Lettre à Betty.
Pierre KLOSSOWSKI	**48**	Notes autobiographiques.
Pierre KLOSSOWSKI	**51**	Devoirs de vacances.
Pierre KLOSSOWSKI	**52**	Lorsque vous vous mettez à écrire.
Giorgio AGAMBEN	**59**	Klossowski et la question de l'image.
Gilles DELEUZE	**61**	Lettre à Pierre Klossowski.
Bernard NOËL	**63**	La légende dorée.
Patrick WALD LASOWSKI	**65**	*Ut sculptura, poesis*.
Michel DELON	**71**	Proximité de Sade.
Michel CARROUGES	**81**	Pierre Klossowski et la théologie noire.
Guillaume PERRIER	**86**	Du livre en tant que simulacre.
Roger CAILLOIS, A.-M. SCHMIDT	**96**	Autour du *Baphomet*.
Jean-François MATTÉI	**103**	Le double jeu du simulacre.
Slaven WAELTI	**115**	Simulation et souveraineté.
Pierre KLOSSOWSKI	**141**	Autour de l'*Enéide*.
Pierre KLOSSOWSKI	**144**	Introduction à une esquisse pour une biographie de Nietzsche.
Pierre KLOSSOWSKI	**150**	Extrait d'une étude sur Proust.
Pierre KLOSSOWSKI	**152**	Peut-on imaginer un monde...
Pierre KLOSSOWSKI	**154**	Réponse à Yves de Gibon.
Pierre KLOSSOWSKI	**157**	Réponse à l'enquête *Wozu*.
Pierre KLOSSOWSKI	**159**	Fellini dessine ses rêves.

CHARLES DOBZYNSKI

Jean-Baptiste PARA	**167**	La vie est toujours à refaire.
Paul Louis ROSSI	**171**	Tout le blé des regards.
Bernard NOËL	**174**	« Quand le feu se met à la mémoire... »
Bernard CHAMBAZ	**177**	Passage de témoin.
Lionel RAY	**179**	En lisant et relisant Charles Dobzynski.
Jean-Pierre LUMINET	**185**	Un rêveur d'univers.
Régine ROBIN	**191**	Charles Dobzynski ou le yiddish d'Apollinaire.
Michel MÉNACHÉ	**201**	Conscience et mémoire.

POÈTES D'ESPAGNE

207

Miguel CASADO, Antonio GAMONEDA, José-Miguel ULLÁN,
Ildefonso RODRÍGUEZ, Eli TOLARETXIPI, Carlos PIERA,
Mariano PEYROU, Julia CASTILLO, Esther RAMÓN,
Olvido GARCÍA VALDÉS, Pedro PROVENCIO, Kadhim J. HASSAN.

CAHIER DE CRÉATION

Antonella ANEDDA **259** Villagio Piras.
Pierre LECŒUR **264** L'autre pays.
Max de CARVALHO **268** Notre-Dame-de-Copacabana.
Rino CORTIANA **272** La lamelle orphique d'Hipponion.
Alhama GARCIA **274** Tombeau pour Tahar Djaout.
Jean-François AGOSTINI **281** La fontaine d'Angelica.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **285** Une politique de la patience.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT **291** « Si nous sommes un peu plus que de la fumée... ».

Le théâtre

Karim HAOUADEG **297** Le même et l'autre.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **300** Mues du fantastique.

La musique

Béatrice DIDIER **303** Un cadeau d'anniversaire.

NOTES DE LECTURE

307

POÉSIE

Tennessee WILLIAMS : *Dans l'hiver des villes*, par Isabelle Lévesque.
Breyten BREYTENBACH : *La Femme dans le soleil*, par Michel Ménaché.
Claude ADELEN : *L'homme qui marche*, par Paul Louis Rossi.
Luc BÉRIMONT : *Le Sang des hommes. Poèmes 1940-1983*, par Michel Ménaché.
Dominique SORRENTE : *Il y a de l'innocence dans l'air*, par Brigitte Gyr.
Caroline BOIDÉ : *Pivoine aux poings nus*, par Michel Ménaché.
Matthieu GOSZTOLA : *Nous sommes à peine écrits. Chemin vers Egon Schiele*, par Marilyne Bertoncini.
James NOËL : Cheval de feu, par Michel Ménaché.
Pierre DROGI : *Le Chansonnier*, par Paul de Brancion.
Peire VIDAL : *Le Loup amoureux*, par Michel Ménaché.

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

Giuseppe Antonio BORGESE : *Vie de Filippo Rubè*, par Jean Nimis.
Antonio MORESCO : *La Petite Lumière*, par Marie Fabre.
Michele TORTORICI : *Deux parfaits inconnus*, par Serge Airoldi.
Gisèle BIENNE : *La Brûlure* suivi de *Marie-Salope*, par Colette Camelin.
Yiðit BENER : *Le Revenant*, par Michel Ménaché.
Antoni CASAS ROS : *Lento*, par Gérard Glatt.

ESSAIS, CORRESPONDANCES, DIVERS

Abdelwahab MEDDEB : *Instants soufis*, par Yves Humann.
Pascal BOULANGER : *Confiteor, carnets 2012-2013*, par Brigitte Donat.
Miguel ABENSOUR : *La communauté politique des « tous uns ». Désir de liberté, désir d'utopie*, par Florent Perrier.
Philippe CHARDIN et Nathalie MAURIAC DYER (dir.) : *Proust écrivain de la Première Guerre mondiale*, par Florence Godeau.
Monique JUTRIN : *Panaït Istrati. Un chardon déraciné*, par Christian Delrue.
André DHÔTEL, Henri THOMAS : *Correspondance*, par Michel Lamart.
Pierre-Alain TÂCHE : *Une réponse sans fin tentée*, par Bernadette Engel-Roux.
Jack GOODY : *Mythe, rite & oralité*, par Serge Martin.
Béatrice PICON-VALLIN : *Le Théâtre du Soleil. Les cinquante premières années*, par Édith Selena.
Odette ASLAN : *Metteurs en scène et scénographes du XX^e siècle*, par Mirella Patureau.

Notre couverture : Portrait photographique de Pierre Klossowski par Daniel Faunières, 1967 (D.R.)
© Europe, 2015

LA RÉSERVE, LE SINGULIER, L'EXCÈS

Une singularité absolue est par définition une singularité indicible. Ce qui se transmet par le langage passe par une nécessaire catégorisation que le langage impose et que la communication suppose. Il serait dommage de parler une langue que personne n'entend et dont la grammaire serait perpétuellement changeante. Une langue sans partage est une sorte de fredonnement, agréable sans doute, mais insignifiant.

La question : « Existe-t-il des singularités absolues ? » est semblable au problème soulevé par Berkeley, à propos de cet arbre dans la forêt, que personne ne voit, et qui tombe, et dont nous entendons peut-être la chute vers une horizontalité muette. Si l'on peut supposer facilement des singularités absolues, il est certain que nous ne pouvons pas les dire. Elles sont comme cette *énergie sombre*, cette hypothèse nécessaire, cette « pression négative » de ce que nous partageons effectivement par la parole. C'est ainsi que nous pouvons faire le portrait de Pierre Klossowski et définir ses œuvres par ses attributs, nous approchant d'une singularité de biais, par une sémiologie négative mais manifeste, mais manifestement négative.

Car à l'hypothèse des singularités absolues s'ajoute celle des *singularités productives*. À quoi bon parler de singularités absolues condamnées à rester perpétuellement dans l'ombre ? Parce que ces singularités ne sont pas seulement des choux-fleurs, des cailloux ou des pépites, des nuages ou des gouttes, ou des flocons, certaines d'entre elles sont capables d'extension ; elles sont une manière de *soleil caché*, dont l'existence sans preuve se fait régulièrement ressentir — ou plus banalement on pourrait les comparer aux racines d'un arbre extraordinairement visible et ramifié, gros arbre producteur, arbre fruitier peut-être —, ou plus simplement encore, elles sont une manière d'inconscient réceptacle de singularités, de ce que notre singularité maintenant dite appelle des « impulsions ».

Le frère aîné de Balthus, le protégé de Rilke et de Gide, l'ami « chrétien » de Bataille, le traducteur de Virgile et de Nietzsche, le théologien ou le pornographe, telles sont de bonnes façons de lire Klossowski, par les ombres et les éclaircies qui se projettent effectivement sur son œuvre. On pourrait y ajouter le nom de ceux qui, explicitement ou pas, ont subi son influence, ce qui nous donnerait une sorte de perspective filtrée par les affinités d'une certaine postérité. Mais quelle que soit la méthode — sources ou influences —, les œuvres résistent, elles ont une opacité heureuse qui fait revenir vers elles, qui nous fait désirer en elles précisément ce qu'elles refusent. De même que « la vie cède tôt ou tard son pouvoir au langage » (Brice Parain), de même le langage cède tôt ou tard son pouvoir à l'interprétation, et donc à une forme nécessaire d'expropriation. Exproprier signifie ici s'approprier, et la résistance d'une œuvre n'est que le chemin que l'œuvre détermine. Il n'y a pas de chemin vers l'authenticité ultime de l'œuvre, il n'y a qu'un chemin vers une appropriation conforme aux limites et aux obstacles remarquables qu'elle trace. Les débats sur l'exactitude d'une traduction semblent souvent faire l'impasse sur le principe élémentaire que le langage est déjà une interprétation, et que l'authenticité *vraie*, si l'on peut dire, nécessite une forme assumée de juste altération (sinon à quoi bon retraduire Virgile ?).

Telle pourrait être en définitive la leçon fondamentale de Nietzsche : la mort de Dieu est la mort du principe des principes, la mort de toutes les substances stables, de toutes les définitions, de toutes les traductions définitives. On ne peut plus dire que « tout est à créer » que si l'on ajoute que tout a toujours été créé, y compris la fiction jadis dominante du monde parallèle des substances, des essences, des définitions et des identités. Une langue — par exemple la française — doit être perpétuellement retraduite, de génération en génération, elle n'a jamais été que traduction. Non seulement une langue doit être perpétuellement traduite, mais chaque membre de ce commun appelé à faire communauté en assume une version particulière, un emploi singulier, un dictionnaire personnel et perpétuellement changeant. Il n'y a donc plus aucun retour possible : il faut aller de l'avant *avec nos simulacres*. Simulacre de quoi s'il n'y a plus rien à simuler ? Simulation précisément d'une absence, donnant présence, la seule présence possible, non pas celle qui occupe un lieu vide, mais celle qui fait de cette présence la possibilité d'un vide, et sans laquelle le vide serait indifférent.

Quand Jean-François Mattéi évoque le « coup de force » que Deleuze opère sur la pensée platonicienne du simulacre et du modèle, en inversant la hiérarchie qui plaçait le second en position d'antériorité sur le premier, il met en scène le nouvel horizon tracé par Nietzsche : le modèle est une

projection exercée à partir du simulacre et non l'inverse. En termes platoniciens, ce n'est pas la chose qui est la copie de l'Idée, c'est bien sûr l'Idée qui est prélevée sur la chose et qui prétend ensuite au privilège d'antériorité : « le simulacre *précède* sa cause, le modèle » écrit Mattéi. Ce que l'idée prétend, elle ne l'usurpe pas, parce que la chose *telle qu'elle est dans le langage* est en effet toujours d'abord une Idée, une Idée qui encadre la chose dans la place qui lui échoit dans notre langage.

Dans un monde si changeant en apparence, aux apparences si changeantes (monde apparemment changeant, car cette interprétation, comme les autres, est appelée évidemment à être bientôt surmontée), la communication propre à la littérature — ou à l'art — pose question. Puisque tout cela s'applique principalement à des artefacts humains, à un monde réduit à son interprétation et subsistant en elle, la question du sens de l'œuvre littéraire devient alors exemplaire.

Les œuvres ne sont peut-être pas seulement faites pour communiquer, pour partager, pour propager. Elles ne seraient peut-être même pas faites pour s'expliquer à soi-même tout ce qui s'explique au sein d'opérations de langage (de mise en forme, de « formulation » ou de mise en pensée). Les œuvres sont aussi une création du monde, de telle façon que la créature se hisse dans toutes ses puissances à une forme d'actualisation d'une pensée vivante par le déploiement fabuleux de l'imagination. Klossowski est de ceux qui ont su faire de la littérature un dispositif de transformation de la réalité, une réinvention de la vie quotidienne, qu'il croyait habitée par des « puissances » fastes et néfastes, puissances qu'il a souvent invoquées sous le nom de « démons ». La réalité, selon une vieille thèse moderne, n'est que son principe de conviction. Elle n'est rien d'autre qu'une forme d'intimidation efficace, de séduction d'autant plus réussie qu'elle ne séduit et n'intimide pas. Comme le diable de Baudelaire, sa plus grande ruse est de faire croire qu'elle n'existe pas, qu'elle est objective, transparente, évidente. Les œuvres seraient donc générées pour communiquer autre chose que ce monde diaboliquement transparent. Elles seraient le vaisseau qui fait entrer en communication deux mondes : celui qui était encore là, et celui qui vient, — qui vient maintenant de transformer le précédent en ayant trouvé une solution, en réussissant à dire non seulement que ce monde était une interprétation, mais qu'il est déjà évidemment transformé ; les résistances étant vaincues, un lieu nouveau où habiter est maintenant défriché. La fiction habite le réel, qui est son double, ou l'une de ses possibles extensions. Selon la même logique que celle qu'emprunte le simulacre, le réel se dégagerait en fin de compte à partir d'une série de fictions.

Le destin d'une œuvre tient en partie à sa capacité de susciter l'étonnement, la curiosité sans cesse renouvelée d'explorer, et le désir de vivre en elle à la fois l'énigme et sa solution. L'œuvre n'est plus là pour être seulement là, l'œuvre est en quelque sorte déjà ici, prise dans un processus d'appropriation et de dialogue. Maurice Blanchot avait envisagé les œuvres de Klossowski sous le signe de la « discrétion ». Peut-être voulait-il dire qu'il s'agissait d'une œuvre décisive. Peut-être disait-il que ces œuvres maintenaient toujours en elles une certaine réserve, un espace réservé. Il affirmait assurément qu'elles pouvaient faire rire, et que ce rire, ajoutait-il, était divin. Cette qualité réserve à l'œuvre de Pierre Klossowski un avenir dont la discrétion fera sans doute écho au caractère « exagérément visible » des scènes qu'elle décrit ou qu'elle dessine, à cet aspect démesuré, — son côté *énorme*, qui dépasse la norme ou qui se maintient hors-norme, tel un lieu sacré ou un cirque. Car à la discrétion répond logiquement l'excès : une signification qui se retire laisse derrière elle un monde, une matière excessive que le repli de l'âme abandonne au regard.

Klossowski demeure l'une des figures capitales de la culture française du XX^e^ siècle. Celui qui affirmait n'être « ni un écrivain, ni un penseur, ni un philosophe — ni quoi que ce soit dans aucun mode d'expression », aura tout de même laissé derrière lui une œuvre considérable : des textes littéraires comme *Le Bain de Diane* et *Le Baphomet*, des études sur Sade et sur Nietzsche, mais aussi quelques scénarios, de nombreuses traductions du latin et de l'allemand (Suétone, Virgile, Hamann, Nietzsche, Wittgenstein…), ainsi qu'une abondante production de dessins de grand format. Autour du concept de « simulacre », son œuvre traite autant de la mythologie que de la théologie antique, de l'érotisme ou de l'économie générale (*La Monnaie vivante*).

Les études réunies dans ce dossier, ainsi que les nombreux inédits qui ont été recueillis, témoignent de l'extraordinaire diversité de l'œuvre. Klossowski a souvent dit qu'il était à la recherche de complices, et que son œuvre avait pour vocation de perpétuer une coutume. Nous espérons que ce dossier saura donner à ceux qui l'ont lu naguère le désir d'y revenir, et à ceux qui ne connaissent pas encore l'auteur de *Sade mon prochain* l'envie de partager les charmes de la « maîtresse de céans », d'explorer les « souffles » du *Baphomet* ou de découvrir, s'il en a la chance, la nudité d'une déesse.

Thierry TREMBLAY

Nos remerciements vont d'abord à Philippe Blanc de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, pour son expertise, sa patience et sa générosité. Sans lui, ce dossier n'aurait pas été possible. Nous tenons à remercier vivement Alain Arnaud, ami et grand spécialiste de Klossowski, pour son aide, sa bienveillance et ses conseils ; Serge Fauchereau, pour son appui et sa disponibilité ; Émilie Deleuze, pour avoir aimablement autorisé la publication d'une lettre de Gilles Deleuze ; Sylvie Zucca pour nous avoir confié une photographie de Pierre Zucca. Enfin, nous sommes reconnaissants à Franz Rongen, Grainne Lucey et Slaven Waelti de leurs précieuses suggestions.

Repères chronologiques

1905 Naissance le 9 août d'August Pierre Klossowski à Paris. Son père, Erich Klossowski de Rola, est historien de l'art et peintre. Sa mère, Elisabeth Dorothea Spiro, dite Baladine Klossowska, est également artiste peintre. Élève de Pierre Bonnard, elle sera le dernier amour de Rainer Maria Rilke, qui la surnommera Merline.

1908 Naissance de Balthasar, le frère cadet de Pierre Klossowski, qui s'illustrera comme peintre sous le nom de Balthus.

1914 Les parents de Klossowski, de nationalité allemande, ont tous leurs biens confisqués par les autorités françaises. Le jeune Klossowski vit en Allemagne et en Suisse.

1923 Grâce aux requêtes de Rilke, Gide accueille Pierre Klossowski à Paris. Rilke avait écrit à Gide : « En Allemagne, en pays étranger, il se tient constamment en l'air sur ses jeunes ailes ; mais je conçois qu'il a besoin de marcher sur un bon sol solide, pour avancer, et cela non plus ne m'étonne point qu'en sentant cela, tous ses désirs reviennent toujours vers ce sol admirable qui fut celui de son enfance. » Élève au lycée Janson-de-Sailly, rue de la Pompe, il se lie d'amitié avec Pierre Leyris. Klossowski envisage alors une carrière théâtrale — en 1922, son père avait au demeurant entrepris des démarches pour l'inscrire à l'École dramatique du Théâtre du Vieux-Colombier.

1924 Il acquiert la citoyenneté française.

1925 Il fréquente les cours de l'École des Hautes Études.

1930 Pierre Klossowski devient le secrétaire du psychanalyste René Laforgue. Il traduit avec Pierre Jean Jouve les « Poèmes de la folie » de Hölderlin. Il découvre l'œuvre de Sade.

1933 Il fait la connaissance de Georges Bataille et assiste aux cours d'Alexandre Kojève sur Hegel. Il rencontre Marcel Moré, le futur directeur de la revue *Dieu vivant*.

1934-1938 Il participe aux réunions de la société secrète *Acéphale*, au groupe *Contre-Attaque* (« Union de lutte des intellectuels révolutionnaires ») et au Collège de Sociologie. C'est à cette époque qu'il lit Nietzsche. Il traduit avec son auteur, Walter Benjamin, « L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée ».

1940-1946 Période religieuse. Il se dit « fort sollicité par la vie monacale » et rejoint d'abord les bénédictins de Hautecombe, puis, les trouvant « très décadents, et marqués d'antisémitisme pour certains », les dominicains de Saint-Alban-Leysse afin de poursuivre un noviciat. En 1942, il s'installe au couvent de Saint-Maximin. Il est en relation, entre autres, avec Denis de Rougemont, Louis-Paul Guigues et Henri de Lubac. Rupture avec les dominicains. À partir de 1943, retour à Paris, il fréquente les soirées de Marcel Moré et participe aux réunions de Marie-Madeleine Davy. Conversion au luthéranisme, puis

abjuration. Entre-temps, en 1944, il s'engage dans la CIMADE, mouvement protestant d'entraide sociale, et part comme « aumônier » dans un camp de réfugiés espagnols près de Clermont-Ferrand.

1945-1946 Songe à se marier et se lie avec Denise Marie Roberte Morin-Sinclaire, veuve de guerre, déportée à Ravensbrück pour faits de résistance et mère de deux enfants. Il traduit les *Méditations bibliques* de Hamann.

1947 Mariage à Saint-Sulpice. Il publie *Sade mon prochain.*

1948 Naissance de son fils Matthieu.

1950 Premier roman, *La Vocation suspendue*. Il signe un contrat avec Gallimard pour la traduction de saint Augustin dans « La Pléiade ». Le projet ne verra jamais le jour.

1953 Publication de *ROBERTE ce soir*, illustré de six dessins.

1954 Traduction du *Gai savoir* de Nietzsche. Premiers grands dessins.

1956 Publication du *Bain de Diane*. Première exposition, dans l'atelier de son frère Balthus.

1959 *La Révocation de l'Édit de Nantes.*

1960 *Le Souffleur*.

1963 *Un si funeste désir*, recueil d'essais. Premier séjour à Rome où son frère Balthus dirige la Villa Médicis.

1964 Parution de la traduction de l'*Énéide*.

1965 Trilogie *Les Lois de l'hospitalité*. Publication du *Baphomet* (Prix des Critiques).

1967 Exposition *Les mines de plomb de Pierre Klossowski* à la galerie parisienne Au Cadran solaire.

1968 *Origines cultuelles et mythiques d'un certain comportement des dames romaines*.

1969 *Nietzsche et le cercle vicieux*. « C'est le plus grand livre de philosophie que j'aie lu, avec Nietzsche lui-même », écrit Foucault. Il fréquente Gilles Deleuze, Michel Foucault et Jean-François Lyotard.

1970 *La Monnaie vivante*. Klossowski se consacrera désormais essentiellement à son activité graphique.

1974 *Les Derniers Travaux de Gulliver.*

1976 *La Vocation suspendue* de Raoul Ruiz, adaptation cinématographique.

1977 *L'Hypothèse du tableau volé* de Raoul Ruiz, d'après un « argument » de Pierre Klossowski.

1979 *Roberte* de Pierre Zucca, scénario de Pierre Klossowski.

1981 Première rétrospective, à la Kunsthalle de Berne. Grand prix national des Lettres.

1994 *L'Adolescent immortel*.

2001 Mort de Pierre Klossowski, le 12 août. Il est inhumé au cimetière du Montparnasse.